

Ressources antiques pour le français

Les scènes d'affrontement familial dans la tragédie grecque et romaine

Ces cinq groupes de textes illustrent les querelles familiales les plus célèbres dans la mythologie et la tragédie antiques, presque toutes reprises dans des tragédies françaises classiques ou modernes.

1. ŒDIPE :
 - a. extrait d'*Œdipe-roi* de Sophocle : affrontement d'Oedipe et de Tirésias, [v. 300 – 462](#).
 - b. extrait d'*Œdipe* de Sénèque : affrontement d'Oedipe et de Créon, [v. 660 – 708](#).
2. ANTIGONE : affrontement d'Antigone et de Créon, [v. 446 – 581](#).
3. MÉDÉE :
 - a. extrait de *Médée* d'Euripide : affrontement de Médée et de Jason, [scène finale](#).
 - b. extraits de *Médée* de Sénèque : affrontement de Médée et de Jason, [v. 431 – 578](#)
Médée tue ses enfants, [scène finale](#).
4. LES ATRIDES : extrait de *Thyeste* de Sénèque : affrontement de Thyeste et d'Atrée, [v. 969 – 1112](#).
5. ÉLECTRE :
 - a) extrait des *Choéphores* d'Eschyle : affrontement de Clytemnestre et d'Électre, [v. 890 – 932](#).
 - b) extraits d'*Électre* de Sophocle : affrontement de Clytemnestre et d'Oreste, [v. 516 – 633](#).
affrontement d'Oreste et d'Égisthe, [v. 1442 – fin](#).
 - c) extrait d'*Agamemnon* de Sénèque : affrontement Clytemnestre – Égisthe – Électre, [v. 944 - 1000](#).

On trouvera une brève introduction au théâtre antique dans deux dossiers sur le [même site](#) :

La tragédie à Athènes et Tragédie et comédie à Rome.

Pistes pédagogiques :

1. Dans les classes du 2^e cycle les programmes applicables à partir de 2011 prévoient d'inclure dans le corpus d'œuvres théâtrales des textes et documents permettant de découvrir les œuvres du théâtre grec et latin, aussi bien en Seconde (objet d'étude « la tragédie et la comédie au XVII^e siècle : le classicisme ») qu'en Première (objet d'étude « le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e siècle à nos jours »).
2. Cette série de textes présente un point de vue particulier, les rapports conflictuels au sein des familles de héros mythologiques vus par les principaux auteurs tragiques anciens.
Ces textes sont à mettre en relation avec de nombreuses tragédies françaises, non seulement les réécritures des grands mythes (Oedipe et ses descendants, les Atrides, Médée, Phèdre), mais aussi d'autres pièces où le conflit à l'intérieur d'une ou plusieurs familles est un thème central : chez Corneille, par exemple *Horace*, *Polyeucte*, *Nicomède*, *La Mort de Pompée* ; chez Racine, *Britannicus*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Athalie*. Au XIX^e siècle, certaines pièces de Hugo (*Lucrèce Borgia*, *Le Roi s'amuse...*), de Dumas, *Chatterton* de Vigny, *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck. Et au XX^e siècle, les pièces de Claudel ou Cocteau jusqu'à Koltès, Lagarce et bien d'autres n'hésitent pas à reproduire et rénover les affrontements familiaux à l'ancienne.
3. On pourra faire porter l'étude sur une comparaison entre textes anciens et textes modernes avec les mêmes personnages : Médée, Électre, Antigone.
On pourra étudier aussi certains thèmes particuliers :
 - la progression dramatique de la violence verbale
 - les rapports parents - enfants dans leurs différentes formes (mère – fille, beau-père – belle-fille, beau-père – beau-fils)
 - les rapports entre adultes de même rang (frères, beaux-frères, époux)
 - la tension dramatique amenée par le langage (les phrases à double entente, les anticipations prophétiques, les malédictions, les hypotyposes...)
 - les conflits de valeurs et l'opposition des stratégies argumentatives

ŒDIPE

1. Sophocle, *Œdipe – Roi*, v. 300 – 462. Traduction Hachette, 1898. Source : [Hodoi](#).

Tragédie jouée peut-être vers 430 av. J.-C, qui servit un siècle plus tard de modèle à Aristote dans sa Poétique. Œdipe vient de convoquer le devin aveugle Tirésias pour apprendre de lui les causes de la peste sur Thèbes, dont l'oracle de Delphes a révélé qu'elle était liée au meurtre ancien du roi Laïos, à qui Oedipe a succédé.

ŒDIPE. – Ô Tirésias, qui comprends toutes choses, permises ou défendues, ouraniennes ¹ et terrestres, bien que tu ne voies pas, tu sais cependant de quel mal cette ville est accablée, et nous n'avons trouvé que toi, ô Seigneur, pour protecteur et pour sauveur. Phoibos ², en effet, si tu ne l'as appris déjà de ceux-ci, nous a répondu par nos envoyés que l'unique façon de nous délivrer de cette contagion était de donner la mort aux meurtriers découverts de Laïos ³, ou de les chasser en exil. Ne nous refuse donc ni les augures par les oiseaux, ni les autres divinations ; délivre la ville et toi-même et moi ; efface cette souillure due au meurtre de l'homme qu'on a tué. Notre salut dépend de toi. Il n'est pas de tâche plus illustre pour un homme que de mettre sa science et son pouvoir au service des autres hommes.

TIRÉSIAS. – Hélas ! hélas ! qu'il est dur de savoir, quand savoir est inutile ! Ceci m'était bien connu, et je l'ai oublié, car je ne serais point venu ici.

ŒDIPE. – Qu'est-ce ? Tu sembles plein de tristesse.

TIRÉSIAS. – Renvoie-moi dans ma demeure. Si tu m'obéis, ce sera, certes, au mieux pour toi et pour moi.

ŒDIPE. – Ce que tu dis n'est ni juste en soi, ni bon pour cette ville qui t'a nourri, si tu refuses de révéler ce que tu sais.

TIRÉSIAS. – Je sais que tu parles contre toi-même, et je crains le même danger pour moi.

ŒDIPE. – Je t'adjure par les Dieux ! ne cache pas ce que tu sais. Tous, tant que nous sommes, nous nous prosternons en te suppliant.

TIRÉSIAS. – Vous déliez tous ! Mais je ne ferai pas mon malheur, en même temps que le tien !

ŒDIPE. – Que dis-tu ? Sachant tout, tu ne parleras pas ? Mais tu as donc dessein de nous trahir et de perdre la ville ?

TIRÉSIAS. – Je n'accablerai de douleur ni moi, ni toi. Pourquoi m'interroges-tu en vain ? Tu n'apprendras rien de moi.

ŒDIPE. – Rien ! ô le pire des mauvais, tu ne diras rien ! Certes, tu mettras la fureur dans un cœur de pierre. Ainsi tu resteras inflexible et intraitable ?

TIRÉSIAS. – Tu me reproches la colère que j'excite, et tu ignores celle que tu dois exciter chez les autres. Et cependant tu me blâmes !

ŒDIPE. – Qui ne s'irriterait, en effet, en entendant de telles paroles par lesquelles tu méprises cette ville ?

TIRÉSIAS. – Les choses s'accompliront d'elles-mêmes, quoique je les taise.

ŒDIPE. – Puisque ces choses futures s'accompliront, tu peux me les dire.

TIRÉSIAS. – Je ne dirai rien de plus. Laisse-toi entraîner comme il te plaira, à la plus violente des colères.

ŒDIPE. – Certes, enflammé de fureur comme je le suis, je ne tairai rien de ce que je soupçonne. Sache donc que tu me sembles avoir pris part au meurtre, que tu l'as même commis, bien que tu n'aies pas tué de ta main. Si tu n'étais pas aveugle, je t'accuserais seul de ce crime.

TIRÉSIAS. – En vérité ? Et moi je t'ordonne d'obéir au décret que tu as rendu, et, dès ce jour, de ne plus parler à aucun de ces hommes, ni à moi, car tu es l'impie qui souille cette terre.

ŒDIPE. – Oses-tu parler avec cette impudence, et penses-tu, par hasard, sortir de là impuni ?

TIRÉSIAS. – J'en suis sorti, car j'ai en moi la force de la vérité.

ŒDIPE. – Qui t'en a instruit ? Ce n'est point ta science.

TIRÉSIAS. – C'est toi, toi qui m'as contraint de parler.

ŒDIPE. – Qu'est-ce ? Dis encore, afin que je comprenne mieux.

TIRÉSIAS. – N'as-tu pas compris déjà ? Me tentes-tu, afin que j'en dise davantage ?

ŒDIPE. – Je ne comprends pas assez ce que tu as dit. Répète.

TIRÉSIAS. – Je dis que ce meurtrier que tu cherches, c'est toi !

ŒDIPE. – Tu ne m'auras pas impunément outragé deux fois !

TIRÉSIAS. – Parlerai-je encore, afin de t'irriter plus encore ?

ŒDIPE. – Autant que tu le voudras, car ce sera en vain.

TIRÉSIAS. – Je dis que tu t'es uni très honteusement, sans le savoir, à ceux qui te sont les plus chers et que tu ne vois pas en quels maux tu es !

ŒDIPE. – Penses-tu toujours parler impunément ?

TIRÉSIAS. – Certes ! S'il est quelque force dans la vérité.

ŒDIPE. – Elle en a sans doute, mais non par toi. Elle n'en a aucune par toi, aveugle des oreilles, de l'esprit et des yeux !

TIRÉSIAS. – Malheureux que tu es ! Tu m'outrages par les paroles mêmes dont chacun de ceux-ci ⁴ t'outragera bientôt !

¹ Célestes.

² Autre nom d'Apollon, le dieu de la divination

³ Roi auquel a succédé Œdipe, qui ne sait pas encore qu'il est son fils et son meurtrier.

⁴ Tirésias désigne le chœur, composé de vieillards thébains.

ŒDIPE. – Perdu dans une nuit éternelle ¹, tu ne peux nous blesser ni moi, ni aucun de ceux qui voient la lumière.

TIRÉSIAS. – Ta destinée n'est point de succomber par moi. Apollon ² y suffira. C'est lui que ce soin regarde.

ŒDIPE. – Ceci est-il inventé par toi ou par Créon ³ ?

TIRÉSIAS. – Créon n'est point cause de ton mal. Toi seul es ton propre ennemi.

ŒDIPE. – Ô richesse, ô puissance, ô gloire d'une vie illustre par la science et par tant de travaux, combien vous excitez d'envie ! puisque, pour cette même puissance que la ville a remise en mes mains sans que je l'aie demandée ⁴, Créon, cet ami fidèle des l'origine, ourdit secrètement des ruses contre moi et s'efforce de me renverser, ayant séduit ce menteur, cet artisan de fraudes, cet imposteur qui ne voit que le gain, et n'est aveugle que dans sa science ! Allons ! dis-moi, où t'es-tu montré un sûr divinateur ? Pourquoi, quand elle était là, la Chienne ⁵ aux paroles obscures, n'as-tu pas trouvé quelque moyen de sauver les citoyens ? Était-ce au premier homme venu d'expliquer l'énigme, plutôt qu'aux divinateurs ? Tu n'as rien fait ni par les augures des oiseaux, ni par une révélation des Dieux. Et moi, Oedipe, qui arrivais ne sachant rien, je fis taire la Sphinx par la force de mon esprit et sans l'aide des oiseaux auguraux ⁶. Et c'est là l'homme que tu tentes de renverser, espérant t'asseoir auprès de Créon sur le même trône ! Mais je pense qu'il vous en arrivera malheur, à toi et à celui qui a ourdi le dessein de me chasser de la ville comme une souillure. Si je ne croyais que la vieillesse t'a rendu insensé, tu saurais bientôt ce que coutent de tels desseins.

LE CHŒUR. – Autant que nous en jugions, ses paroles et les tiennes, Oedipe, nous semblent pleines d'une chaude colère. Il ne faut point s'en occuper, mais rechercher comment nous accomplirons pour le mieux l'oracle du Dieu.

TIRÉSIAS. – Si tu possèdes la puissance royale, il m'appartient cependant de te répondre en égal. J'ai ce droit en effet. Je ne te suis nullement soumis, mais à Loxias ⁷ ; et je ne serai jamais inscrit comme client de Créon. Puisque tu m'as reproché d'être aveugle, je te dis que tu ne vois point de tes yeux au milieu de quels maux tu es plongé, ni avec qui tu habites, ni dans quelles demeures. Connais-tu ceux dont tu es né ? Tu ne sais pas que tu es l'ennemi des tiens, de ceux qui sont sous la terre et de ceux qui sont sur la terre. Les horribles exécutions maternelles et paternelles, s'abattant à la fois sur toi, te chasseront un jour de cette ville. Maintenant tu vois, mais alors tu seras aveugle. Où ne gémiras-tu pas ? Quel endroit du Cithéron ⁸ ne retentira-t-il pas de tes lamentations, quand tu connaîtras tes noces accomplies et dans quel port fatal tu as été poussé après une navigation heureuse ? Tu ne vois pas ces misères sans nombre qui te feront l'égal de toi-même et de tes enfants. Maintenant, accable-nous d'outrages, Créon et moi, car aucun des mortels ne succombera plus que toi sous de plus cruelles misères.

ŒDIPE. – Qui pourrait endurer de telles paroles ? Va-t'en, abominable ! hâte-toi ! sors de ces demeures, et sans retour !

TIRÉSIAS. – Certes, je ne serais point venu, si tu ne m'avais appelé.

ŒDIPE. – Je ne savais pas que tu parlerais en insensé ; car, le sachant, je ne t'eusse point pressé de venir dans ma demeure.

TIRÉSIAS. – Je te semble insensé, mais ceux qui t'ont engendré me tenaient pour sage.

ŒDIPE. – Qui sont-ils ? Arrête ! Qui, parmi les mortels m'a engendré ?

TIRÉSIAS. – Ce même jour te fera naître et te fera mourir.

ŒDIPE. – Toutes tes paroles sont obscures et incompréhensibles.

TIRÉSIAS. – N'excelles-tu pas à comprendre de telles obscurités ?

ŒDIPE. – Tu me reproches ce qui me fera grand.

TIRÉSIAS. – C'est cela même qui t'a perdu.

ŒDIPE. – J'ai délivré cette ville et je ne le regrette pas.

TIRÉSIAS. – Je m'en vais donc. Toi, enfant ⁹, emmène-moi.

ŒDIPE. – Certes, qu'il t'emmène, car, étant présent, tu me troubles et tu me gênes ! Loin d'ici, tu ne me pèseras plus.

TIRÉSIAS. – Je m'en irai, mais je dirai d'abord pourquoi je suis venu ici sans peur de ton visage, car tu es impuissant à me perdre jamais. Cet homme que tu cherches, le menaçant de tes décrets à cause du meurtre de Laïos, il est ici. On le dit étranger, mais il sera bientôt reconnu pour un Thébain indigène, et il ne s'en réjouira pas. De voyant il deviendra aveugle, de riche pauvre, et il partira pour une terre étrangère ¹⁰. Il sera en face de tous le frère de son propre enfant, le fils et l'époux de celle de qui il est né, celui qui partagera le lit paternel et qui aura tué son père. Entre dans ta demeure, songe à ces choses, et si tu me prends à mentir, dis alors que je suis un mauvais divinateur.

[haut du document](#)

¹ Allusion à la cécité du devin.

² Apollon, qui a envoyé la peste, protège Tirésias, et accablera Oedipe.

³ Créon, frère de la reine Jocaste, est soupçonné de vouloir renverser Oedipe, arrivé comme un étranger à Thèbes.

⁴ Oedipe était de passage à Thèbes quand il a répondu victorieusement à l'énigme de la Sphinx et reçu le pouvoir avec la main de Jocaste.

⁵ Surnom de la Sphinx.

⁶ Le vol des oiseaux était un moyen de divination.

⁷ Autre nom encore d'Apollon, « l'Oblique ».

⁸ Montagne sauvage proche de Thèbes.

⁹ L'aveugle est guidé par un petit esclave.

¹⁰ Œdipe mourra en exil à Athènes.

2. Sénèque, *Oedipe*, v. 660-708. Traduction Nisard, 1850. Source : remacle.org.

Au 1^{er} siècle de notre ère, le philosophe stoïcien latin Sénèque, qui fut le précepteur du futur empereur Néron, écrit aussi des tragédies dont neuf ont été conservées. Sur des sujets mythologiques grecs, elles sont pourtant très différentes des tragédies grecques et n'ont probablement pas été représentées au théâtre.

Oedipe, devenu roi de Thèbes, a appris qu'il aurait tué son père et épousé sa mère, mais ne sait pas qu'il est un enfant trouvé. Il accuse donc de complot Créon, frère de sa femme (et mère) Jocaste, et Tirésias, le devin aveugle.

OEDIPE. – Tout ce que je craignais de faire, on m'accuse de l'avoir fait ! Mérope, toujours unie à Polybe ¹, repousse cet incestueux hymen. Polybe vivant me justifie du parricide qui m'est imputé. Mon père et ma mère m'absolvent de meurtre et d'inceste. De quoi pourrait-on encore m'accuser ? Thèbes pleurait la mort de Laïus ² longtemps avant que j'eusse touché le sol de la Béotie ³. Le devin s'est-il trompé ? ou Apollon veut-il accabler cette ville d'un nouveau malheur ? Non, non : je découvre les complices d'une adroite conspiration. C'est une calomnie de Tirésias qui fait mentir les dieux pour faire passer mon sceptre dans vos mains.

CRÉON. – Moi, penser à détrôner ma sœur ? Quand la foi qui me lie à ma famille ne suffirait pas pour me retenir à ma place, j'aurais à craindre, au moins, les dangers d'une élévation entourée de soucis et d'alarmes. Tandis que tu le peux encore sans péril, c'est à toi de déposer volontairement un fardeau qui bientôt t'accablera. Une moindre fortune est pour toi plus sûre.

OEDIPE. – Quoi ! tu m'invites à déposer le sceptre, comme trop pesant pour moi !

CRÉON. – C'est un conseil que je donnerais à des rois qui seraient libres de rester sur le trône ou d'en descendre. Mais toi, tu es forcé de subir les nécessités de ton rang.

OEDIPE. – Louer la médiocrité, vanter le repos et les délices d'une vie oisive, telle est la marche ordinaire d'un ambitieux qui veut régner. Ce calme apparent n'est souvent que le masque d'un esprit inquiet.

CRÉON. – Ma fidélité à toute épreuve ne répond-elle pas suffisamment à de tels reproches ?

OEDIPE. – La fidélité n'est pour les perfides qu'un moyen de nuire.

CRÉON. – Sans porter le poids de la royauté, je jouis de tous les avantages du rang suprême. Mes concitoyens s'empressent dans mon palais. Voisin du trône, je vois tous les jours leurs dons enrichir ma demeure. Meubles somptueux, table opulente, grâces obtenues par mon crédit, que manque-t-il à mon bonheur ?

OEDIPE. – Ce que tu n'as pas. Jamais on ne se contente du second rang.

CRÉON. – Tu me condamnes donc comme coupable, sans m'entendre.

OEDIPE. – Moi-même, vous ai-je rendu compte de ma vie ? Tirésias a-t-il examiné ma cause ? Cependant il me déclare criminel. C'est un exemple que vous me donnez, je veux le suivre.

CRÉON. – Et si je suis innocent ?

OEDIPE. – Pour les rois un soupçon vaut une certitude.

CRÉON. – S'effrayer ainsi sans sujet, c'est mériter de courir un danger réel.

OEDIPE. – Un coupable absous hait toujours celui qui lui a fait grâce.

CRÉON. – C'est ainsi qu'on s'attire la haine.

OEDIPE. – Un roi qui craint trop la haine ne sait pas régner. La crainte est le rempart des trônes.

CRÉON. – Le roi qui gouverne avec un sceptre de fer finit par redouter ceux qui le redoutent. La crainte retourne à celui qui l'inspire.

OEDIPE. – Arrêtez ce coupable et renfermez-le dans une tour. Je rentre dans mon palais.

[haut du document](#)

¹ Parents adoptifs d'Oedipe, à Corinthe. Comme ils sont toujours en vie, Oedipe considère que l'oracle est faux.

² Père réel d'Oedipe, tué dans une rixe par un inconnu, loin de Thèbes.

³ Région de Grèce, dont la capitale est Thèbes.



Oedipe et le Sphinx, v. 480 av. J.-C. Source : [wikimedia commons](http://commons.wikimedia.org)

ANTIGONE

Sophocle, *Antigone*, v. 446 – 581. Traduction Leconte de Lisle. Source : remacle.org.

La tragédie de Sophocle (496-406) a probablement été jouée en 441 av. J.-C, avant le milieu d'une carrière qui dura près de soixante-dix ans. Des cent trente pièces qu'on lui attribuait seules sept ont survécu à peu près entières. L'extrait suivant se situe à la fin du deuxième épisode : Antigone vient d'être saisie par le garde sur la tombe de Polynice et amenée à Créon.

CRÉON. – Mais toi, réponds-moi en peu de mots et brièvement : connaissais-tu l'édit qui défendait ceci ?

ANTIGONE. – Je le connaissais. Comment l'aurais-je ignoré ? Il est connu de tous.

CRÉON. – Et ainsi, tu as osé violer ces lois ?

ANTIGONE. – C'est que Zeus ne les a point faites, ni la Justice qui siège auprès des Dieux souterrains. Et je n'ai pas cru que tes édits pussent l'emporter sur les lois non écrites et immuables des Dieux, puisque tu n'es qu'un mortel. Ce n'est point d'aujourd'hui, ni d'hier, qu'elles sont immuables ; mais elles sont éternellement puissantes, et nul ne sait depuis combien de temps elles sont nées. Je n'ai pas dû, par crainte des ordres d'un seul homme, mériter d'être châtiée par les Dieux.

Je savais que je dois mourir un jour, comment ne pas le savoir ? même sans ta volonté. Et si je meurs avant le temps, ce me sera un bien, je pense. Quiconque vit comme moi au milieu d'innombrables misères, celui-là n'a-t-il pas profit à mourir ? Certes, la destinée qui m'attend ne m'afflige en rien. Si j'avais laissé non enseveli le cadavre de l'enfant de ma mère ¹, cela m'eût affligée ; mais ce que j'ai fait ne m'afflige pas. Et si je te semble avoir agi follement, peut-être suis-je accusée de folie par un insensé.

LE CORYPHÉE. – L'esprit inflexible de cette enfant vient d'un père ² semblable à elle. Elle ne sait point céder au malheur.

CRÉON. – Sache cependant que ces esprits inflexibles sont domptés plus souvent que d'autres. C'est le fer le plus solidement forgé au feu et le plus dur que tu vois se rompre le plus aisément. Je sais que les chevaux fougueux sont réprimés par le moindre frein, car il ne convient point d'avoir un esprit orgueilleux à qui est au pouvoir d'autrui. Celle-ci savait qu'elle agissait injurieusement en osant violer des lois ordonnées ; et, maintenant, ayant accompli le crime, elle commet un autre outrage en riant et en se glorifiant de ce qu'elle a fait. Que je ne sois plus un mâle, qu'elle en soit un elle-même, si elle triomphe impunément, ayant osé une telle chose ! Mais, bien qu'elle soit née de ma sœur ³, bien qu'elle soit ma plus proche parente, ni elle, ni sa sœur ⁴ n'échapperont à la plus honteuse destinée, car je soupçonne cette dernière non moins que celle-ci d'avoir accompli cet ensevelissement. Appelez-la. Je l'ai vue dans la demeure, hors d'elle-même et comme insensée. Le cœur de ceux qui ourdissent le mal dans les ténèbres a coutume de les dénoncer avant tout. Certes, je hais celui qui, saisi dans le crime, se garantit par des belles paroles.

ANTIGONE. – Veux-tu faire plus que me tuer, m'ayant prise ?

CRÉON. – Rien de plus. Ayant ta vie, j'ai tout ce que je veux.

ANTIGONE. – Que tardes-tu donc ? De toutes tes paroles aucune ne me plait, ni ne saurait me plaire jamais, et, de même, aucune des miennes ne te plait non plus. Pouvais-je souhaiter une gloire plus illustre que celle que je me suis acquise en mettant mon frère sous la terre ? Tous ceux-ci ⁵ diraient que j'ai bien fait, si la terreur ne fermait leur bouche ; mais, entre toutes les félicités sans nombre de la tyrannie, elle possède le droit de dire et de faire ce qui lui plait.

CRÉON. – Tu penses ainsi, seule de tous les Cadméens ⁶.

ANTIGONE, *désignant le chœur*. – Ils pensent de même, mais ils compriment leur bouche pour te complaire.

CRÉON. – N'as-tu donc point honte de ne point faire comme eux ?

ANTIGONE. – Certes, non ! car il n'y a aucune honte à honorer ses proches.

CRÉON. – N'était-il pas ton frère aussi, celui qui est tombé en portant les armes pour une cause opposée ⁷ ?

ANTIGONE. – De la même mère et du même père.

CRÉON. – Pourquoi donc, en honorant celui-là, es-tu impie envers celui-ci ?

ANTIGONE. – Celui qui est mort ⁸ ne rendrait pas ce témoignage.

CRÉON. – Il le ferait sans doute, puisque tu honores l'impie autant que lui.

ANTIGONE. – Polynice est mort son frère et non son esclave.

CRÉON. – Il est mort en dévastant cette terre, tandis que l'autre combattait vaillamment pour elle.

ANTIGONE. – Hadès applique à tous les mêmes lois.

CRÉON. – Mais le bon et le mauvais n'ont pas le même traitement.

ANTIGONE. – Qui peut savoir si cela est ainsi dans l'Hadès ?

CRÉON. – Jamais un ennemi, même mort, ne devient un ami.

ANTIGONE. – Je suis née non pour une haine mutuelle, mais pour un mutuel amour.

¹ Polynice.

² Œdipe.

³ Il s'agit de Jocaste ; Créon a pris le pouvoir à Thèbes après le suicide de celle-ci et l'exil d'Œdipe, mort entre temps à Athènes.

⁴ Ismène n'a pas participé à l'acte interdit, mais elle va venir partager le sort d'Antigone.

⁵ Désigne le chœur, des vieillards de Thèbes.

⁶ Désigne les habitants de Thèbes, du nom de Cadmos, le fondateur de la ville.

⁷ Étéocle.

⁸ Expression volontairement ambiguë, qui désigne Étéocle mais peut s'appliquer à Polynice.

CRÉON. – Si ta nature est d'aimer, va chez les morts et aime-les. Tant que je vivrai, une femme ne commandera pas.

LE CORYPHÉE. – Voici, devant les portes, Ismène qui verse des larmes à cause de sa sœur. Le nuage qui tombe de ses sourcils altère son visage qui rougit, et sillonne de larmes ses belles joues.

CRÉON. – Holà ! toi, qui es entrée secrètement dans ma demeure, comme une vipère, pour boire tout mon sang, car je ne savais pas que je nourrissais deux calamités, deux pestes de mon trône, viens ! Parle enfin : avoueras-tu que tu as aidé à cet ensevelissement, ou jureras-tu que tu l'ignorais ?

ISMÈNE. – J'ai commis ce crime, si celle-ci l'avoue pour sa part. J'ai participé au fait et au crime.

ANTIGONE. – La justice ne consent point à cela, car tu n'as point voulu agir et je n'ai rien fait en commun avec toi.

ISMÈNE. – Mais je n'ai point honte, dans ton malheur, de partager ta destinée.

ANTIGONE. – Hadès et les Ombres ¹ savent qui a fait cela. Je n'aime pas qui ne m'aime qu'en paroles.

ISMÈNE. – Je te supplie, sœur, de ne point dédaigner que je meure avec toi pour avoir rendu de légitimes devoirs au mort.

ANTIGONE. – Tu ne mourras pas avec moi et tu n'auras point l'honneur que tu n'as pas mérité. C'est assez que je meure.

ISMÈNE. – Comment la vie peut-elle m'être douce sans toi ?

ANTIGONE. – Demande-le à Créon, puisque tu t'es inquiétée de lui.

ISMÈNE. – Pourquoi m'affliges-tu ainsi sans profit pour toi ?

ANTIGONE. – Certes, je gémiss de te railler ainsi.

ISMÈNE. – De quelle façon puis-je te venir en aide maintenant ?

ANTIGONE. – Sauve ta propre vie. Je ne t'envie point d'échapper à la mort.

ISMÈNE. – Oh ! malheureuse que je suis ! je ne partagerai point ta destinée.

ANTIGONE. – Tu as souhaité de vivre, et j'ai souhaité de mourir.

ISMÈNE. – Mes conseils du moins ne t'ont pas manqué.

ANTIGONE. – Tu parlais sagement pour ceux-ci ², et moi je semblais sage aux morts.

ISMÈNE. – Mais cette faute est la nôtre à toutes deux.

ANTIGONE. – Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts.

CRÉON. – Je pense que l'une de ces jeunes filles a perdu l'esprit et que l'autre est née insensée.

ISMÈNE. – L'esprit des malheureux, ô Roi, ne reste pas ce qu'il a été et change de nature.

CRÉON, à *Ismène*. – Certes, le tien est changé, puisque tu veux avoir mal agi de moitié avec les impies.

ISMÈNE. – Comment pourrai-je vivre seule et sans elle ?

CRÉON. – Ne parle plus d'elle, car elle n'est plus désormais.

ISMÈNE. – Tueras-tu donc la fiancée de ton propre fils ³ ?

CRÉON. – On peut ensemençer d'autres seins.

ISMÈNE. – Rien ne convenait mieux à l'un et à l'autre.

CRÉON. – Je hais de mauvaises épouses pour mes fils.

ISMÈNE. – Ô très cher Hémon, combien ton père t'outrage !

CRÉON. – Vous m'êtes importunes, toi et tes noces.

LE CORYPHÉE. – Priveras-tu ton fils de celle-ci ?

CRÉON. – Hadès mettra fin à ces noces.

LE CORYPHÉE. – Il est résolu, semble-t-il, qu'elle recevra la mort.

CRÉON. – Il te semble comme à moi. Que tout retard cesse, et menez-les dans la demeure, esclaves ! Il convient de garder ces femmes avec vigilance et de ne pas les laisser aller librement, car les audacieux s'échappent, quand ils voient que l'Hadès est proche.

[haut du document](#)

¹ Le texte grec dit « ceux d'en bas », c'est-à-dire les morts, fantômes sur lesquels règne Hadès.

² Créon et le chœur, et en général ceux qui font le choix de vivre.

³ Hémon, à qui Antigone était destinée.



Plaque de Limoges. Source : [RMN](#).

MÉDÉE

Texte 1. Euripide, *Médée*, v. 1293-1419. Traduction Berguin. Source : remacle.org.

La pièce est datée de 431.

La scène est à Corinthe, où Médée a accompagné son mari Jason avec leurs deux enfants. Mais après avoir appris que Jason la répudiait et allait épouser la fille du roi de Corinthe, elle se venge en empoisonnant la fiancée et en tuant ses propres enfants.

JASON. — Femmes ¹, qui vous tenez ici près du palais, est-elle encore dans la maison, Médée qui a commis ces horribles crimes, ou s'est-elle éloignée en fuyant ? Car il faut qu'elle se cache sous la terre ou qu'elle s'élève sur des ailes dans les profondeurs de l'éther si elle ne veut pas payer sa dette à la maison royale. Croit-elle qu'après avoir tué les souverains du pays, impunément elle s'enfuira de ce palais ? Mais je me soucie moins d'elle que des enfants. Elle, ses victimes lui vaudront le mal qu'elle leur a fait. C'est la vie de mes enfants que je suis venu sauver : je crains que les parents de Créon ² ne leur fassent du mal et ne vengent le meurtre impie de leur mère.

LE CORYPHÉE. — Infortuné ! Tu ne sais pas l'étendue de tes malheurs, Jason ; sinon, tu n'aurais pas tenu ce langage.

JASON. — Qu'y a-t-il ? Veut-elle me tuer moi aussi ?

LE CORYPHÉE. — Tes fils sont morts de la main de leur mère.

JASON. — Malheur ! Que me dis-tu ? Ah ! quel coup mortel pour moi, femme !

LE CORYPHÉE. — Oui, tes enfants ne sont plus, sache-le bien.

JASON. — Où les a-t-elle tués ? Dans le palais ? ou dehors ?

LE CORYPHÉE. — Ouvre les portes : tu verras tes enfants égorgés.

JASON (*à des esclaves*). — Tirez les verrous, serviteurs. Vite ! Faites sauter les gonds, pour que je voie mon double malheur ; eux qui sont morts, et elle (*dans un rugissement*) que je châtierai. (*Médée apparaît sur un char trainé par des dragons ailés, les corps de ses enfants à ses pieds.*)

MÉDÉE. — Pourquoi ébranles-tu et forces-tu ces portes ? Pour chercher les morts et moi qui les ai fait périr ? Épargne-toi cette peine : si tu as besoin de moi, dis ce que tu veux. (*Jason s'élançe pour l'atteindre.*) Ta main ne me touchera jamais. Voilà le char que le Soleil, père de mon père, m'a donné comme rempart contre une main ennemie.

JASON. — Ô monstre ! ô femme odieuse entre toutes aux dieux, à moi, et à la race entière des hommes ! Quoi ! sur tes enfants tu as osé porter le glaive, après les avoir mis au monde, pour me faire périr en m'enlevant mes fils ! Et après ce forfait tu regardes le Soleil et la Terre, quand tu as osé le crime le plus impie ! Puisses-tu périr ! Pour moi, aujourd'hui je suis sensé, mais j'étais insensé quand de ta demeure et d'un pays barbare je t'ai emmenée en Grèce à mon foyer, horrible fléau, traîtresse à ton père et à la terre qui t'avait nourrie. Ton génie vengeur, c'est contre moi que l'ont lancé les dieux, car tu avais tué ton frère à ton foyer quand tu montas sur le navire Argo à la belle proue ³. C'est par là que tu as commencé. Devenue ma femme et après m'avoir donné des enfants, par jalousie tu les as fait périr. Il n'est pas de femme grecque qui eût jamais osé un tel crime et pourtant avant elles je t'ai choisie pour épouse, — alliance odieuse et funeste pour moi ! — toi, une lionne, non une femme, nature plus sauvage que la Tyrrhénienne Scylla ¹. Mais assez, car toi mille outrages ne pourraient te mordre, telle est l'impudence de ta nature. Va-t'en, ouvrière de hontes, souillée du sang de tes enfants ! Pour moi, il ne me reste qu'à pleurer mon sort : de mon nouvel hymen je ne jouirai pas, et mes fils que j'avais engendrés et élevés je ne pourrai plus leur adresser la parole vivants : je les ai perdus.

MÉDÉE — Je me serais longuement étendue à répondre à tes paroles, si Zeus mon père ne savait les services que je t'ai rendus et ce que tu m'as fait. Allons ! tu n'allais pas, après avoir outragé ma couche, mener agréable vie à te rir de moi avec la princesse, et celui qui te l'avait donnée pour femme, Créon, impunément me chasser de ce pays ! Après cela, appelle-moi, si tu veux, lionne ou Scylla, qui habite le sol tyrrhénien : comme tu le mérites, à mon tour je t'ai blessé au cœur.

JASON — Toi aussi tu souffres et partages mes malheurs.

MÉDÉE — Sache-le bien : ma douleur est un avantage, si de moi tu ne te ris pas.

JASON — Ô mes enfants, quelle mère criminelle vous avez eue !

MÉDÉE — Ô mes fils, comme vous a perdus la perfidie d'un père !

JASON — Non, ce n'est pas ma main qui les a fait périr.

¹ Le chœur est constitué de femmes de Corinthe.

² Nom du roi de Corinthe, sans rapport avec le beau-frère d'Édipe. Le mot signifie en grec *puissant*.

³ Série d'allusions à l'expédition des Argonautes menée par Jason en Colchide (= Géorgie actuelle) à la recherche de la Toison d'or, qu'il conquiert en séduisant Médée.

MÉDÉE — C'est ton outrage et ton nouvel hymen.

JASON — C'est pour ta couche que tu as accepté de les tuer.

MÉDÉE — Crois-tu que ce soit pour une femme un léger malheur ?

JASON — Oui, si elle est sage ; mais pour toi tout devient offense.

MÉDÉE (*montrant le corps des enfants*) — Ils ne vivent plus : voilà qui te mordra le coeur.

JASON — Ils vivent : cruels vengeurs, pour ta tête.

MÉDÉE — Les dieux connaissent le premier auteur de leur malheur.

JASON — Ils connaissent donc ton âme abominable.

MÉDÉE — Abhorre. Je déteste ton odieux entretien.

JASON — Et moi le tien : la séparation est aisée.

MÉDÉE — Comment donc ? Qu'ai-je à faire ? Je la désire vivement moi aussi.

JASON — Laisse-moi ensevelir ces morts et les pleurer.

MÉDÉE — Non certes : c'est moi qui de ma main les ensevelirai. Je les porterai au sanctuaire d'Héra, la déesse d'Acraea², pour qu'aucun de mes ennemis ne les outrage en bouleversant leurs tombes. Et sur cette terre de Sisyphe³ nous instituerons à jamais une fête solennelle et des cérémonies, en expiation de ce meurtre impie. Pour moi, je vais sur le territoire d'Érechthée⁴ vivre avec Égée, fils de Pandion. Toi, comme il convient, tu mourras, misérable ! misérablement, frappé à la tête par un débris d'Argo, et tu auras vu les amers résultats de ton nouvel hymen.

JASON — Ah ! puissent te faire périr l'Erynis⁵ de tes enfants et la Justice vengeresse du meurtre !

MÉDÉE — Qui donc t'écoute, dieu ou génie, toi le parjure et l'hôte perfide ?

JASON — Hélas ! hélas ! Femme infâme ! Infanticide !

MÉDÉE — Va-t'en au palais ensevelir ton épouse.

JASON — J'y vais, privé de mes deux enfants.

MÉDÉE — Ce n'est encore rien que tes pleurs : attends la vieillesse.

JASON — Ô mes enfants adorés !

MÉDÉE — De leur mère, oui, de toi, non.

JASON — Pourquoi les as-tu tués ?

MÉDÉE — Pour faire ton malheur.

JASON — Hélas ! Je veux embrasser les lèvres chéries de mes fils, malheureux que je suis !

MÉDÉE — Maintenant tu leur parles, maintenant tu les chéris ; tout à l'heure tu les repoussais.

JASON — Laisse-moi, au nom des dieux, toucher la douce peau de mes enfants.

MÉDÉE — Impossible. C'est jeter en vain tes paroles au vent. (*Le char disparaît.*)

JASON — Zeus, tu entends comme on me repousse, comme me traite cette femme abominable qui a tué ses enfants, cette lionne. Ah ! puisque c'est tout ce qui m'est permis et possible, je pleure mes fils et j'en appelle aux dieux, les prenant à témoin qu'après avoir tué mes enfants tu m'empêches de toucher et d'ensevelir leurs corps de mes mains. Plût aux dieux que je ne les eusse pas engendrés pour les voir égorgés par toi ! (*Il sort.*)

LE CORYPHÉE — De maints événements Zeus est le dispensateur dans l'Olympe. Maintes choses contre notre espérance sont accomplies par les dieux. Celles que nous attendions ne se réalisent pas ; celles que nous n'attendions pas, un dieu leur fraye la voie. Tel a été le dénouement de ce drame.

FIN

[haut du document](#)

¹ Il s'agit du monstre associé à Charybde, dans le détroit de Messine en mer Tyrrhénienne.

² Sanctuaire d'Héra à Corinthe.

³ Roi fondateur de Corinthe, connu pour le rocher qu'il pousse éternellement aux enfers.

⁴ Périphrase désignant Athènes. Égée, roi d'Athènes, a accepté de recueillir Médée.

⁵ Divinité infernale qui punit les meurtriers.



Jason et Médée, estampe de René Boyvin, XVIIe s. Source : [RMN](#).

Textes 2. Sénèque, *Médée*. Traduction Greslou modifiée. Source : remacle.org.

Inspirée de la pièce d'Euripide, celle de Sénèque, sans doute destinée à la lecture dans les milieux de la cour de Néron, est plus brève, et les personnages de Jason et de Médée sont plus marqués.

La scène est à Corinthe, devant la maison de Médée, le jour des noces de Jason et de Créüse, fille de Créon. Médée est exilée par Créon et cherche à se venger. Jason ne réussit pas à l'apaiser.

1. Discussion entre Jason et Médée (v. 431-578)

JASON. — Ô destinée cruelle, ô sort impitoyable, et toujours également cruel dans sa faveur et dans sa haine ! Les dieux ne savent-ils donc trouver à mes malheurs que des remèdes pires que les maux ? Si je veux garder la foi conjugale et la reconnaissance que je dois à mon épouse, il me faut dévouer ma tête à la mort ; si je ne veux pas mourir, je suis forcé de devenir parjure. Ce n'est pas la crainte pourtant qui me fait oublier mes engagements d'époux, c'est ma tendresse alarmée ; car la mort de mes enfants suivrait de près la nôtre. Si tu habites le ciel, sainte justice, je t'invoque, et te prends à témoignage ! c'est à mes enfants que je me dévoue ; leur mère elle-même, j'en suis sûr, malgré sa violence et son humeur intraitable, tient plus à ses enfants qu'à son époux. Je viens essayer l'effet de mes prières sur son âme irritée. Voici qu'à ma vue, elle s'agite et bondit de fureur ; la haine respire sur tous ses traits, et son visage exprime toute la colère qui bouillonne dans son cœur.

MÉDÉE. — Je fuis, Jason, je fuis ; l'exil n'est pas nouveau pour moi ; c'est la cause de l'exil qui est nouvelle. C'est pour toi que j'ai fui, jusqu'à ce jour ; maintenant.... je quitte ces lieux, je pars. Mais en me chassant de ton palais, où veux-tu que j'aille ? vers le Phasé¹, en Colchide, dans le royaume de mon père, dans ces plaines arrosées du sang de mon frère ? en quel pays m'ordonnes-tu de porter mes pas ? quelles mers faut-il que je traverse encore ? le détroit de l'Euxin, par où j'ai ramené toute une armée de héros, en suivant un amant adultère à travers les Symplégades ? est-ce l'humble Iolchos, la Thessalie ou Tempé que tu me donnes pour séjour ? toutes les voies que je t'ai ouvertes, je me les suis fermées à moi-même.

Où me renvoies-tu ? tu m'imposes l'exil, mais tu ne m'en indiques pas le lieu ; il faut partir, voilà ce qu'ordonne le gendre de Créon. Je consens à tout ; accable-moi des plus cruels traitements, je les ai tous mérités ; que le roi dans sa colère épuise toutes les cruautés contre la rivale de sa fille, qu'il charge mes mains de chaînes, qu'il me plonge dans l'éternelle nuit d'un cachot affreux, c'est moins encore que je ne mérite. Homme ingrat ! souviens-toi donc de ces taureaux à la brûlante haleine², de ces monstres effrayants qui glaçaient de terreur tes compagnons et toi-même, dans cette plaine d'où sortait une moisson furieuse de soldats armés, ces ennemis inattendus, nés de la terre, et qui, à mon commandement, périrent tous de la main les uns des autres. Rappelle-toi encore le bélier de Phryxus dont tu venais conquérir la riche dépouille³, et le dragon vigilant forcé pour la première fois de céder à la puissance du sommeil ; et mon frère mis à mort, et tous les crimes résumés par moi en un seul crime, et les filles de Pélias abusées par mes artifices jusqu'à mettre en pièces le corps de leur vieux père qui ne devait point revivre. N'oublie pas non plus que, pour chercher sur tes pas un autre royaume, j'ai abandonné le mien.

Par les enfants que tu espères d'une nouvelle épouse, par le repos que tu vas trouver dans le palais de Créon, par les monstres que j'ai vaincus, par ces mains toujours dévouées à te servir, par les périls dont je t'ai délivré, par le ciel et la mer témoins de nos serments, prends pitié de ma misère, je t'en supplie, et rends-moi aux jours de ton bonheur le prix de mes bienfaits. De toutes ces richesses que les Scythes⁴ vont ravir si loin et rapportent des brûlantes plaines de l'Inde, de ces amas d'or si considérables que nos palais ne peuvent les contenir et que nous en faisons l'ornement de nos bois, je n'ai rien emporté dans ma fuite, rien que les membres de mon frère⁵ ; encore était-ce pour toi. Ma patrie, mon père, mon frère, ma pudeur, je t'ai tout sacrifié : ce fut ma dot ; rends-moi tous ces biens puisque tu me renvoies.

JASON. — Créon dans sa colère voulait t'ôter la vie ; mes larmes l'ont apaisé, il borne sa vengeance à un ordre d'exil.

MÉDÉE. — Je regardais l'exil comme un châtement ; il me faut, à ce que je vois, le recevoir comme une faveur.

JASON. — Tandis que tu le peux encore, fuis, sauve-toi de ces lieux. Les rois sont terribles dans leur colère.

MÉDÉE. — Ce que tu me conseilles, c'est pour Créüse que tu penses l'obtenir. Tu veux l'affranchir d'une rivale odieuse.

JASON. — Médée me reproche mes amours ?

MÉDÉE. — Oui, et tes meurtres, et tes perfidies.

¹ Rappel des étapes de la vie de Médée à la suite de Jason : le Phasé est un fleuve de Colchide ; pour s'échapper Médée a tué son frère ; l'Euxin est la mer Noire ; l'armée des héros est l'expédition des Argonautes ; les Symplégades sont des récifs au débouché du Bosphore sur la mer Noire ; Iolchos et Tempé en Thessalie sont la patrie de Jason.

² Nouvelles allusions : Jason a dû domestiquer deux taureaux de feu, puis affronter des guerriers nés de dents de dragon.

³ La toison d'or du bélier qui permit la fuite de Phryxus jusqu'en Colchide. Nouvelle série d'allusions savantes à la légende des Argonautes

⁴ Nom générique des populations barbares d'Asie centrale.

⁵ Pour échapper à son père, Médée a dispersé les membres de son frère après l'avoir tué, forçant son père à les retrouver au lieu de la poursuivre.

JASON. — Mais de quels crimes enfin peux-tu m'accuser ?

MÉDÉE. — De tous ceux que j'ai commis.

JASON. — Il ne reste plus qu'à me déclarer coupable même de tous tes forfaits.

MÉDÉE. — Ces forfaits sont les tiens, oui les tiens ; le crime est à celui qui en recueille les fruits. Quand je serais infâme pour tous les autres, toi seul devrais me défendre, et soutenir mon innocence. Celui qui se rend coupable pour ton service doit être pur à tes yeux.

JASON. — La vie est un supplice quand on rougit de celui dont on l'a reçue.

MÉDÉE. — On ne la conserve pas quand on rougit de l'avoir reçue.

JASON. — Que ne calmes-tu plutôt ces mouvements de fureur ? tu es mère, songe à tes enfants.

MÉDÉE. — Je n'en veux plus, je les renie, je les repousse de moi si Créüse doit leur donner des frères.

JASON. — Elle est reine pour offrir un asile à des fils d'exilés, et puissante pour les protéger dans leur infortune.

MÉDÉE. — Que les dieux m'épargnent ce malheur affreux, de voir un sang illustre mêlé au sang d'une race infâme, et les descendants du Soleil unis aux enfants de Sisyphe ¹.

JASON. — Pourquoi cette obstination cruelle à vouloir nous perdre ainsi tous les deux ? pars, je t'en conjure.

MÉDÉE. — Créon lui-même a écouté mes prières.

JASON. — Que puis-je faire pour toi, dis-le moi ?

MÉDÉE. — Pour moi ? tout, jusqu'au crime.

JASON. — Je suis entre deux rois ² qui me pressent.

MÉDÉE. — Tu as aussi Médée plus puissante qu'eux, et plus redoutable. Faisons-en l'épreuve, laisse-moi les combattre, et que Jason soit le prix de la victoire.

JASON. — Le malheur a brisé mon courage ; toi-même, crains le retour des maux qui déjà t'ont accablée.

MÉDÉE. — Dans tous les temps je suis restée maîtresse de la fortune.

JASON. — Acaste s'avance ; Créon, plus proche encore, est aussi plus redoutable.

MÉDÉE. — Il faut les fuir tous les deux. Je n'exige pas que tu prennes les armes contre ton beau-père ; Médée ne veut pas que tu souilles tes mains du sang de ta famille : conserve ta vertu, mais suis-moi.

JASON. — Et qui nous défendra, si nous avons à soutenir une double guerre ? si Créon et Acaste réunissent leurs armées contre nous ?

MÉDÉE. — Ajoute à leurs armées celles de Colchide, sous la conduite d'Éetès ³, joins les Scythes aux Grecs, et tu verras tous ces ennemis périr au sein des flots.

JASON. — L'éclat du sceptre m'inspire de l'effroi.

MÉDÉE. — Prends garde plutôt qu'il n'excite tes désirs.

JASON. — Cet entretien pourrait devenir suspect, ne le prolongeons pas plus longtemps.

MÉDÉE. — Puisqu'il en est ainsi, puissant Jupiter, fais retentir le ciel du bruit de ton tonnerre, arme tes mains et prépare tes flammes vengeresses. Que tes feux ébranlent le monde en déchirant les nuages. Tu n'as pas besoin de choisir la place où tu dois frapper ; lui ou moi, n'importe ; qui que ce soit de nous deux qui meure, ce sera toujours un coupable ; et ta foudre ne s'égarera pas en tombant sur nous.

JASON. — Reviens à des pensées plus sages, et parle avec moins de fureur. S'il y a dans le palais de mon beau-père quelque chose qui puisse adoucir l'amertume de ton exil, tu n'as qu'à le demander.

MÉDÉE. — Je sais mépriser les trésors des rois, et c'est, tu ne l'ignores pas, ce que j'ai toujours fait. Seulement laisse-moi prendre mes enfants, pour qu'ils m'accompagnent dans mon exil et que je puisse répandre mes larmes dans leur sein ; toi, ta nouvelle épouse te donnera d'autres enfants.

JASON. — Je voudrais pouvoir consentir à ce que tu me demandes, je l'avoue, mais l'amour paternel me le défend ; Créon lui-même, tout roi qu'il est, et mon beau-père, n'obtiendrait jamais de moi un pareil sacrifice. Mes enfants sont les seuls liens qui m'attachent à la vie, la seule consolation de mes cuisantes peines ; je renoncerais plutôt à l'air que je respire, à mes propres membres, à la lumière du jour.

MÉDÉE. — Voilà donc comme il aime ses enfants ! c'est bien, il est en ma puissance, j'ai un endroit où le frapper. Permits au moins qu'en partant je leur parle une dernière fois, que je leur donne mes derniers baisers de mère : tu ne peux me refuser cette faveur ; ce sont les dernières paroles que tu entendras de moi ; oublie tout ce que j'ai pu te dire dans le désordre de la colère : conserve de moi un souvenir plus favorable, et que ces paroles furieuses sortent de ta mémoire.

JASON. — Je les ai toutes oubliées ; ce que je te demande seulement, c'est de modérer l'excès de ta douleur, et de rendre la paix à votre âme : la résignation dans le malheur en adoucit l'amertume. (*Il sort*).

¹ Médée descend du Soleil, Créon et sa fille de Sisyphe, brigand devenu roi.

² Créon, qui veut hâter le mariage et se débarrasser de Médée, et Acaste, fils et vengeur de Pélias, roi de Thessalie tué par Médée.

³ Père de Médée.

MÉDÉE. — Il s'en va ! Quoi ? Tu me quittes ainsi, oubliant et moi-même, et tous mes bienfaits ! Ne te souvient-il plus de moi ? il faut qu'il t'en souvienne à jamais. Maintenant, à l'œuvre, Médée ; déploie toute ta puissance et toutes tes ressources. Le fruit de tant de crimes pour toi, c'est de ne plus connaître de crimes ; la ruse ne servirait de rien ici, on te craint. Frappe à l'endroit où l'on ne peut songer à se défendre ; allons, il faut oser, il faut exécuter ce qui est en ta puissance, et même ce qui est au dessus de tes forces.

Et toi, ma fidèle nourrice, la confidente de mes peines, la compagne de ma vie agitée, viens seconder mes tristes résolutions. Il me reste un manteau précieux, don céleste consacré dans ma famille et le plus bel ornement du royaume, donné par le Soleil à mon père comme une marque de sa haute origine ; j'ai de plus un beau collier d'or et un peigne d'or étincelant de pierreries, qui me sert à parer ma tête : je veux que mes enfants les offrent de ma part à la nouvelle épouse, mais après que je les aurai moi-même imprégnés d'un poison magique par la force de mes enchantements. Il faut invoquer Hécate ¹ et préparer l'affreux sacrifice ; dressons l'autel, et que le feu s'allume.

2. Médée tue ses enfants (v. 971 – 1027)

Médée vient de tuer l'un de ses enfants pour apaiser les mânes de son frère.

MÉDÉE. — Mais quel bruit soudain frappe mon oreille ? On arme contre moi, on en veut à ma vie. Je vais monter sur la terrasse élevée de ce palais, ma vengeance à moitié satisfaite. Toi, nourrice, viens, je t'emporterai avec moi de ces lieux. Maintenant, courage ! il ne faut pas que ta puissance reste cachée dans l'ombre ; il faut montrer à tout un peuple ce dont tu es capable.

JASON. — Sujets fidèles qui pleurez le malheur de vos rois, accourez tous, et que l'auteur de ce crime tombe entre nos mains : ici, braves guerriers, ici, frappez, détruisez ce palais de fond en comble.

MÉDÉE (*du toit de sa maison*). — J'ai recouvré mon sceptre, mon frère et mon père ; la Colchide a reconquis la riche toison du bélier de Phryxus. Je reprends ma couronne et ma virginité ravie. Ô dieux redevenus propices ! ô jour de gloire et d'hyménée !... Va, maintenant ton crime est consommé. — Ta vengeance ne l'est pas. Achève donc pendant que tes mains sont à l'œuvre. Pourquoi hésiter, ô mon âme ? pourquoi balancer ? Tu peux aller jusqu'au bout. Ma colère est tombée, je me repens, j'ai honte de ce que je viens de faire. Qu'ai-je donc fait, malheureuse ? Le repentir ne sert de rien, maintenant que je l'ai fait. Voilà que, malgré moi, la joie rentre dans mon cœur ; elle s'augmente et devient plus vive ; il ne manquait à ma vengeance que Jason lui-même pour témoin. Il me semble que je n'ai rien fait encore ; ce sont des crimes perdus que ceux que j'ai commis loin de ses yeux.

JASON. — La voilà sur le bord du toit : lancez des feux contre elle et qu'elle périsse, consumée dans les flammes instruments de ses forfaits.

MÉDÉE. — Tiens, Jason, occupe-toi de faire les funérailles de tes enfants et de leur élever un tombeau : ton épouse et ton beau-père ont reçu de moi la sépulture et les derniers honneurs qu'on doit aux morts. Celui-ci a déjà cessé de vivre ; l'autre va subir le même sort et tes yeux le verront.

JASON. — Au nom de tous les dieux, au nom de nos fuites communes, au nom de cet hymen dont je n'ai pas volontairement brisé les nœuds, épargne cet enfant. Si quelqu'un est coupable, c'est moi : tue-moi donc, et que le châtement tombe sur ma tête criminelle.

MÉDÉE. — Non, je veux frapper à l'endroit douloureux pour toi, à l'endroit que tu veux dérober à mes coups. Va maintenant chercher la couche des vierges, en désertant celle des femmes que tu as rendues mères !

JASON. — Mais un seul coup doit suffire à ta vengeance.

MÉDÉE. — Si j'avais pu me contenter d'une seule victime, je n'en aurais immolé aucune. Mais c'est même trop peu de deux pour apaiser l'ardeur de ma colère. Je vais fouiller mon sein pour voir s'il ne renferme pas quelque autre gage de notre hymen, et le fer l'arrachera de mes entrailles.

JASON. — Achève et comble la mesure de tes crimes, je ne te fais plus de prières ; seulement ne prolonge pas davantage la durée de mon supplice.

MÉDÉE. — Jouis lentement de ton crime, ô ma colère, ne te presse pas : ce jour est à moi, je dois profiter du temps qu'on m'a laissé ².

JASON. — Mais ôte-moi la vie, cruelle !

MÉDÉE. — Tu imploras ma pitié ! (*Elle frappe le deuxième enfant.*) C'est bien, mon triomphe est complet : je n'ai plus rien à te sacrifier, ô ma vengeance. Ingrat époux, lève tes yeux pleins de larmes : reconnais-tu Médée ? (*Un char ailé*

¹ Déesse maléfique invoquée en sorcellerie.

² Rappel du délai d'un jour accordé par Créon.

descend.) Voilà comme j'ai coutume de fuir ¹ : un chemin s'ouvre pour moi à travers le ciel ; deux serpents ailés se courbent sous mon joug et s'attèlent à mon char. Tiens, reçois tes enfants, et moi je m'envole à travers les airs.
JASON. — Oui, lance-toi dans les hautes régions de l'espace, et proclame partout que, sur ton passage, il n'y a point de dieux !

[haut du document](#)

¹ Allusion aux deux meurtres qu'elle a commis en fuyant : ceux de son frère en Colchide et de Pélidas en Thessalie.



Fresque de Pompéi, 1^{er} s. ap. J.-C. : Médée projette la mort de ses enfants.

Source : [wikimedia Commons](#)

Sénèque, *Thyeste* (fin, v. 969 – 1112). Traduction Cabaret-Dupaty, 1863, modifiée. Source [Itinera](#)

Contrairement aux huit autres tragédies conservées du philosophe latin Sénèque (4 av. J.-C. – 65 ap. J.-C.), Thyeste n'a pas de modèle grec connu. L'évocation explicite de la cruauté dans cette pièce inspira les auteurs baroques.

Pélops, roi dans la mythologie grecque, fut maudit après un parjure et un meurtre. La malédiction toucha ses fils Atrée et Thyeste, qui se déchirèrent après que Thyeste eut séduit la femme de son frère ; Atrée se vengea en tuant les enfants de Thyeste, puis invita son frère à un banquet de réconciliation ; il vient de lui faire servir la chair de ses enfants.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE. – Unissons-nous, mon frère, pour célébrer dignement ce grand jour. Il affermit le sceptre dans mes mains, et me donne le gage assuré d'une paix inviolable.

THYESTE. – Je suis rassasié de mets et de vin. Le seul désir que je puis former pour mettre le comble à ma joie, c'est de la partager avec mes enfants.

ATRÉE. – Imagine-toi qu'ils sont déjà dans les bras de leur père. Ils y sont, ils y seront ; rien d'eux ne te sera ôté. Tu veux voir leurs visages : tu les verras, et je les mettrai tous dans ton sein. Je t'en rassasierai, sois tranquille. En ce moment ils sont avec les miens, assis à table, et dans la joie d'un festin qui convient à leur âge. Mais je les ferai venir. En attendant, vide cette coupe de famille.

THYESTE. – Je la reçois des mains de mon frère. J'offrirai une libation ¹ aux dieux paternels, et je boirai le reste. Mais quoi ? ma main refuse d'obéir : cette coupe devient lourde, et je n'en puis plus soutenir le poids. Le vin, approché de ma bouche, s'en retire, et fuit mes lèvres trompées. Le sol tremble, et la table même a tressailli. Les flambeaux brillent à peine. Que dis-je ? Le ciel, entre le jour et la nuit, semble surpris de n'avoir plus de clarté. Qu'est-ce donc ? La céleste voute s'ébranle de plus en plus, les ténèbres s'épaississent, l'obscurité devient plus grande, la nuit se cache dans la nuit ². Tous les astres ont disparu. Puissances du ciel, épargnez du moins mon frère et mes enfants ! Que sur ma tête impie s'épuise tout l'effort de la tempête ! Ah ! rends-moi mes enfants !

ATRÉE. – Je te les rendrai, et rien au monde ne pourra te les ravir.

THYESTE. – Quel est ce trouble qui agite mes entrailles ? Que sens-je trembler dans mon corps ? Je sens un fardeau qui m'accable, et j'entends résonner dans ma poitrine des gémissements qui ne sont pas les miens. Venez, ô mes enfants, votre malheureux père vous appelle. Venez : votre vue dissipera ma douleur. Mais d'où vient donc leur voix ?

ATRÉE. – Ouvre tes bras, heureux père : les voici. Reconnais-tu tes enfants ?

THYESTE. – Je reconnais mon frère. Ô Terre ! peux-tu supporter un si monstrueux forfait ? Tu ne te plonges pas avec nous dans le Styx ! Tes flancs ne se sont pas ouverts pour entraîner dans les ténèbres du chaos ce royaume et son roi ! Tu ne renverses pas de fond en comble toute la ville de Mycènes ³ ? Ah ! lui et moi, nous devrions être déjà auprès de Tantale ⁴ ! Entr'ouvre-toi d'un pôle à l'autre, et, s'il est un lieu plus profond que le Tartare ⁵, plus profond que celui où gémissent nos aïeux, précipite-nous dans cet abîme où l'Achéron ⁶ nous couvrira de tous ses flots. Que les âmes coupables se promènent sur nos têtes, et que le brûlant Phlégéthon, devenu l'instrument de notre supplice, roule sur nous ses sables embrasés. Ô Terre ! peux-tu rester immobile comme une masse inerte ? Il n'y a plus de dieux !

ATRÉE. – Songe plutôt à recevoir avec amour tes enfants si impatiemment désirés. Ton frère ne veut plus retarder ton bonheur. Jouis de leur présence, embrasse-les, partage entre eux tes caresses.

THYESTE. – Voilà donc ce traité de paix, cette amitié rendue, cette foi jurée entre frères ? C'est donc ainsi que tu abjures ta haine ? Ce ne sont plus mes fils vivants que je te demande. Frère, je demande à mon frère une grâce qui ne prend rien sur son crime et sur sa haine, la permission de les ensevelir. Rends-moi d'eux ce que tu me verras brûler à l'instant ⁷. Ce n'est pas pour les garder que je les demande, mais pour les perdre.

ATRÉE. – Tu auras de tes fils tout ce qui en reste ; ce qui n'en reste plus, tu l'as déjà.

THYESTE. – En as-tu fait la pâture des oiseaux cruels ? Les as-tu jetés en proie aux bêtes féroces⁸ ?

ATRÉE. – C'est toi-même qui les as mangés dans cet horrible festin.

THYESTE. – Voilà donc pourquoi les dieux ont été saisis d'horreur ! Voilà pourquoi le soleil est retourné en arrière ⁹ ! Malheureux ! quels cris, quelles plaintes faire entendre ? Quelles paroles suffiront à ma douleur ? Je vois leurs têtes coupées, leurs mains arrachées et tous leurs os mis en pièces. Ce sont là les seules parties que leur père n'a pu dévorer. Mes entrailles sont bouleversées. Ce crime enfermé dans mon sein s'efforce d'en sortir, et cherche vainement une voie. Frère, donne-moi ton épée. Elle est déjà tout abreuvée de mon sang. Que j'ouvre avec le fer une issue à mes fils. Tu me la refuses ! je vais briser ma poitrine à force de coups. Arrête, infortuné ! épargne les ombres de tes enfants. Qui jamais vit une telle monstruosité ? Quel sauvage habitant des roches inhospitalières du Caucase, quel Procruste ¹⁰, fléau de l'Attique, a jamais commis un tel forfait ? Moi père j'étouffe mes enfants, et mes enfants m'étouffent. N'y a-t-il point de mesure dans le crime ?

¹ Geste religieux qui consiste à verser quelques gouttes de liquide en l'honneur des dieux.

² Voir la note 6 ci-dessous.

³ Capitale d'Atrée.

⁴ Père de Pélops et grand-père des deux personnages, lourdement puni aux Enfers après avoir déjà servi son fils en banquet aux dieux.

⁵ Partie des Enfers où sont enfermés les pires criminels.

⁶ L'Achéron et plus bas le Phlégéthon sont des fleuves des Enfers.

⁷ L'usage est de brûler les cadavres et d'ensevelir les restes.

⁸ Deux formes d'outrages.

⁹ D'après la légende le soleil aurait refusé de se lever après ce crime.

¹⁰ Brigand particulièrement cruel.

ATRÉE. – On peut garder une mesure dans le crime, jamais dans la vengeance. J'ai trop peu fait encore pour la mienne. J'aurais dû baigner ton visage de leur sang lorsqu'il s'échappait de leurs blessures, lorsqu'ils vivaient encore, et te le faire boire ainsi tout chaud. J'ai trahi ma vengeance en la précipitant. J'ai frappé tes fils de l'épée, je les ai immolés aux pieds des autels, comme des victimes expiatoires. Après leur mort, j'ai découpé leurs membres, je les ai mis en pièces ; j'en ai fait bouillir une partie, et rôtir lentement l'autre. Ils vivaient encore lorsque je détachais leurs membres et leurs muscles ; j'entendais leurs fibres mugir embrochées, et j'attisais la flamme de ma propre main. C'est leur père qu'il fallait charger de ce soin. Ah ! ma colère s'est trompée. Thyeste a broyé ses fils sous ses dents impies ; mais il n'en savait rien, mais eux ne le savaient pas.

THYESTE. – Mers aux flots mouvants, apprenez ce crime ; apprenez-le, dieux, en quelque région que vous ayez fui ; Terre, Enfers, apprenez-le ! Profonde et affreuse nuit du Tartare, prête l'oreille à mes cris. C'est toi qui m'attends ; toi seule dois être le témoin de ma misère, nuit sans étoiles. Je ne formerai point de vœux coupables. D'abord je ne demande rien pour moi. Eh que pourrai-je demander ? c'est pour vous seuls, ô dieux, que je vous prie. Souverain maître du ciel, roi suprême de l'empyrée ¹, bouleverse le monde dans un tourbillon d'affreux nuages, déchaîne tous les vents, et que tout s'ébranle aux éclats de ton tonnerre. Arme ta main, non de ces foudres légères qui brisent les toits et les demeures innocentes des mortels, mais de celle qui mit en poudre trois montagnes entassées l'une sur l'autre, et les Géants non moins énormes qu'elles. Voilà les traits, voilà les feux que tu dois lancer. Rends-nous le jour qui nous a fuis, darde tes carreaux ², et supplée à la lumière du ciel par celle des éclairs. N'hésite pas, frappe-nous tous les deux comme coupables, sinon frappe-moi seul, et traverse ma poitrine de ta foudre terrible. Pour rendre les derniers devoirs à mes fils et brûler leurs corps, il faut me brûler moi-même. Si rien ne touche les dieux, s'ils ne savent point châtier les impies, que cette nuit du moins soit éternelle, et que ses ténèbres soient proportionnées à l'immensité de ce crime. Alors, ô soleil ! je ne regretterai point ta lumière.

ATRÉE. – Maintenant je suis content de mon oeuvre, maintenant je jouis de ma victoire. Sans l'excès de ta douleur, mon crime serait perdu. C'est maintenant que je me sens le père de mes enfants, et que la fidélité de mon épouse est justifiée.

THYESTE. – Quel était le crime de mes enfants ?

ATRÉE. – D'être nés de toi.

THYESTE. – Servir des enfants à leur père !

ATRÉE. – Oui, à leur père, et, ce qui me ravit, à leur véritable père.

THYESTE. – J'en appelle aux dieux protecteurs de l'innocence !

ATRÉE. – Et ceux de l'hymen ?

THYESTE. – Doit-on se venger d'un crime par un crime ?

ATRÉE. – Je sais ce qui t'afflige : tu souffres d'avoir été prévenu. Tu ne regrettes pas d'avoir goûté ces mets abominables, mais de ne les avoir pas préparés. Tu avais songé à servir un pareil repas à ton frère abusé, et à te liguier contre mes fils avec leur mère pour leur faire subir une mort semblable. Un seul obstacle t'en a empêché : tu as cru qu'ils étaient à toi.

THYESTE. – Les dieux te puniront ; mes imprécations te livrent à leur vengeance.

ATRÉE. – Et moi, je te livre à celle de tes enfants.

FIN

[haut du document](#)

¹ Sphère céleste où séjournent les dieux. Le dieu invoqué est Jupiter.

² = lance ta foudre.



Mycènes, la porte des Lions, dessin de D. L. Papety, 1846. Source : [RMN](#)

ÉLECTRE

Le mythe d'Électre clôt la saga des Atrides, les descendants d'Atrée victimes de la malédiction initiale.

ESCHYLE, *Choéphores*, v. 890 – 932. Traduction Leconte de Lisle, 1872. Source : [wikisource](https://fr.wikipedia.org/wiki/Choéphores).

Eschyle (525 – 456 av. J.-C.) fit représenter la trilogie L'Orestie en 458. La première pièce, Agamemnon, montre le meurtre du roi par sa femme Clytemnestre, après son retour de la guerre de Troie.

Dans les Choéphores (les porteuses de libations), Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre et frère de la défunte Iphigénie et d'Électre, revient venger son père. Assisté de son ami Pylade il tue d'abord Égisthe, cousin d'Agamemnon et amant de Clytemnestre, et se retrouve devant sa mère.

LE PORTIER. – Où est Clytemnestre ? que fait-elle ? Je pense qu'elle aussi va tomber, près d'Égisthe, frappée par la vengeance.

CLYTEMNESTRE. – Qu'y-a-t-il ? Pourquoi pousses-tu ces clameurs dans la maison ?

LE PORTIER. – Je dis que les vivants sont tués par les morts.

CLYTEMNESTRE. – Malheur à moi ! Je comprends l'énigme. Nous périrons par la ruse, comme nous avons tué par ruse. Qu'on me donne promptement une hache tueuse d'hommes, à deux tranchants ! Sachons si nous vaincrons, ou si nous serons vaincus. Nous en sommes à cette extrémité.

ORESTE. – Je te cherche aussi, toi ! Celui-ci ¹ est payé.

CLYTEMNESTRE. – Malheur à moi ! Tu es mort, très cher Égisthe !

ORESTE. – Tu aimes cet homme ? Tu coucheras avec lui, dans la même tombe, et tu ne le trahiras pas, bien qu'il soit mort.

CLYTEMNESTRE. – Retiens ta main, ô mon enfant ! Respecte le sein où tu as tant de fois dormi et où de tes lèvres tu as sucé le lait nourrissant !

ORESTE. – Pylade ! que ferai-je ? Je crains de tuer ma mère.

PYLADE. – Et que fais-tu des oracles de Loxias ², rendus à Pythô, et de tes promesses sacrées ? Mieux vaut avoir tous les hommes pour ennemis plutôt que les dieux.

ORESTE. – Tes paroles sont les plus fortes et ton conseil est bon. Toi, suis-moi ! Je veux te tuer auprès de cet homme. Pendant sa vie, par toi il l'a emporté sur mon père ; morte, couche-toi avec cet homme que tu aimes, tandis que tu détestais celui que tu devais aimer.

CLYTEMNESTRE. – Je t'ai nourri, et maintenant je voudrais vieillir !

ORESTE. – Ainsi, toi, meurtrière de mon père, tu habiterais avec moi !

CLYTEMNESTRE. – C'est la Moire ³, ô mon enfant, qui est seule coupable.

ORESTE. – Et c'est aussi la Moire qui va t'égorger !

CLYTEMNESTRE. – Ne redoutes-tu pas les malédictions de la mère qui t'a conçu, ô mon enfant ?

ORESTE. – M'ayant conçu, tu m'as jeté dans la misère !

CLYTEMNESTRE. – T'ai-je rejeté en t'envoyant dans une demeure hospitalière ⁴ ?

ORESTE. – J'ai été deux fois vendu, moi, fils d'un père libre !

CLYTEMNESTRE. – Où donc est le prix que j'ai reçu ?

ORESTE. – J'aurais honte de te le nommer.

CLYTEMNESTRE. – N'aie point honte ; mais dis aussi les fautes de ton père.

ORESTE. – N'accuse point celui qui travaillait au loin ⁵ tandis que tu restais assise dans la demeure.

CLYTEMNESTRE. – C'est un grand malheur pour une femme d'être loin de son mari, ô mon enfant !

ORESTE. – Le travail du mari nourrit la femme assise dans la demeure.

CLYTEMNESTRE. – Ainsi, mon enfant, il te plaît de tuer ta mère ?

ORESTE. – Ce n'est pas moi qui te tue, c'est toi-même !

CLYTEMNESTRE. – Vois ! crains les chiennes ⁶ furieuses d'une mère.

ORESTE. – Et comment échapperai-je à celles d'un père, si je ne le venge point ?

CLYTEMNESTRE. – Ainsi, vivante, je me lamente en vain au bord de ma tombe ?

ORESTE. – Le meurtre de mon père te fait cette destinée.

CLYTEMNESTRE. – Malheur à moi ! J'ai conçu et nourri ce serpent. Le songe qui m'a épouvantée disait vrai !

ORESTE. – Tu as tué le père, tu mourras par le fils.

LE CHŒUR DES CHOÉPHORES ⁷. – Pleurons encore ce double meurtre. Oreste, qui a tant souffert, vient de mettre le comble à tant de crimes !

[haut du document](#)

¹ Désigne Égisthe.

² Désigne Apollon, dieu de la divination, qui a ordonné à Oreste de venger son père. Pythô est Delphes, lieu du culte d'Apollon.

³ Divinité du destin.

⁴ Pour échapper à la vengeance Clytemnestre a exilé Oreste dès son enfance. Il est revenu en secret.

⁵ Allusion à la guerre de Troie, qui a duré dix ans.

⁶ Désigne les déesses de la vengeance familiale.

⁷ Le chœur est composé de femmes capturées à Troie et devenues esclaves.

SOPHOCLE, *Électre*, v. 516 – 633 et 1442 – 1510. Traduction Leconte de Lisle modifiée. Source : [wikisource](https://fr.wikisource.org/wiki/Électre).

Cette tragédie peut dater des années 418 à 410.

EXTRAIT 1, v. 516-633. *Alors qu'Oreste et son ami Pylade sont arrivés incognito à Mycènes, Électre se plaint de son sort et de l'exil d'Oreste ordonné par leur mère Clytemnestre. Celle-ci apparait et se dispute violemment avec sa fille.*

CLYTEMNESTRE. – Tu vagabondes de nouveau, et librement, semble-t-il. Égisthe, en effet, n'est point ici, lui qui a coutume de te retenir, afin que tu n'aïlles pas au dehors diffamer tes parents. Maintenant qu'il est sorti, tu ne me respectes point. Et, certes, tu as dit souvent et à beaucoup que j'étais emportée, commandant contre tout droit et justice et t'accablant d'outrages, toi et les tiens. Mais je n'ai pas coutume d'outrager ; si je te parle injurieusement, c'est que tu m'injuries plus souvent encore. Ton père, et tu n'as point d'autre prétexte de querelle, a été tué par moi, par moi-même, je le sais bien, et il n'y a aucune raison pour que je le nie. Car non moi seule, mais la justice aussi l'a frappé ; et il convenait que tu me vinsses en aide, si tu avais été sage, puisque ton père, sur qui tu ne cesses de gémir, seul des Hellènes, a osé sacrifier ta sœur ¹ aux dieux, bien qu'il n'eût point autant souffert pour l'engendrer que moi pour l'enfanter. Mais, soit ! dis-moi pourquoi il l'a égorgée. Est-ce en faveur des Argiens ² ? Or, ils n'avaient aucun droit de tuer ma fille. Si, comme je le crois, il l'a tuée pour son frère Ménélas ³, ne devait-il pas en être châtié par moi ? ce même Ménélas n'avait-il pas deux enfants qu'il était plus juste de faire mourir, nés qu'ils étaient d'un père et d'une mère pour qui cette expédition était entreprise ? L'Hadès désirait-il dévorer mes enfants plutôt que les leurs ? L'amour de cet exécrable père pour les enfants que j'avais conçus était-il éteint, et en avait-il un plus grand pour ceux de Ménélas ? ces choses ne sont-elles pas d'un père mauvais et insensé ? Je pense ainsi, bien que tu penses le contraire, et ma fille morte dirait comme moi, si elle pouvait parler. C'est pourquoi je ne me repens point de ce que j'ai fait ; et toi, si je te semble avoir mal agi, blâme aussi les autres, comme il est juste.

ÉLECTRE. – Maintenant tu ne diras pas que tu m'interpelles après avoir été provoquée par mes paroles amères. Mais, si tu me le permets, je te répondrai, comme il convient, pour mon père mort et pour ma sœur.

CLYTEMNESTRE. – Va ! je le permets. Si tu m'avais toujours adressé de telles paroles, jamais tu n'aurais été blessée par mes réponses.

ÉLECTRE. – Je te parle donc. Tu dis avoir tué mon père. Que peut-on dire de plus honteux, qu'il ait eu raison ou tort ? Mais je te dirai que tu l'as tué sans aucun droit. Le mauvais homme avec lequel tu vis ⁴ t'a persuadée et poussée. Interroge la chasseresse Artémis, et sache ce qu'elle punissait, quand elle retenait tous les vents à Aulis ; ou plutôt je te le dirai, car il ne t'est point permis de le savoir d'elle ⁵. Mon père, autrefois, comme je l'ai appris, s'étant plu à poursuivre, dans un bois sacré de la déesse, un beau cerf tacheté et à haute ramure, laissa échapper, après l'avoir tué, je ne sais quelle parole orgueilleuse. Alors, la vierge fille de Léo ⁶, irritée, retint les Achéens ⁷ jusqu'à ce que mon père eût égorgé sa propre fille à cause de cette bête fauve qu'il avait tuée. C'est ainsi qu'elle a été égorgée, car l'armée ne pouvait, par aucun autre moyen, partir pour Ilios ⁸ ou retourner dans ses demeures. C'est pourquoi mon père, contraint par la force et après y avoir résisté, la sacrifia avec douleur, mais non en faveur de Ménélas. Cependant si je disais comme toi qu'il a fait cela dans l'intérêt de son frère, fallait-il donc qu'il fût tué par toi ? Au nom de quelle loi ? Songe à quelle douleur et quel repentir tu te livreras, si tu rendais une telle loi stable parmi les hommes. En effet, si nous tuons l'un pour en avoir tué un autre, tu dois mourir toi-même afin de subir la peine méritée. Mais reconnais que tu avances un prétexte. Apprends-moi, en effet, si tu le peux, pourquoi tu commets cette si honteuse action de coucher avec le meurtrier à l'aide duquel tu as autrefois tué mon père, pourquoi tu as conçu des enfants de lui, et pourquoi tu rejettes les enfants légitimes nés de légitimes noces. Comment puis-je approuver de telles choses ? Diras-tu que tu venges ainsi la mort de ta fille ? Si tu le disais, certes, cela serait honteux. Il n'est point honnête d'épouser ses ennemis pour la cause de sa fille. Mais il ne m'est pas permis de te conseiller sans que tu m'accuses partout avec des cris d'outrager ma mère. Or, je vois que tu agis envers nous moins en mère qu'en maîtresse, moi qui mène une vie misérable au milieu des maux continuels dont vous m'accablez, toi et ton amant. Mais cet autre, qui s'est à grande peine échappé de tes mains, le misérable Oreste, il traîne une vie malheureuse, lui que tu m'as souvent accusée d'élever pour être ton meurtrier. Et, si je le pouvais, je le ferais, certes, sache-le

¹ Iphigénie, sacrifiée par Agamemnon pour permettre l'expédition de Troie.

² Habitants d'Argos, la ville proche du palais ; le mot désigne aussi plus généralement les Grecs.

³ Ménélas, frère d'Agamemnon, est le mari d'Hélène, dont l'enlèvement a causé la guerre de Troie.

⁴ Égisthe, cousin d'Agamemnon, traditionnellement présenté comme fourbe et lâche.

⁵ Clytemnestre, mariée et mère, ne peut célébrer de sacrifice à la vierge Artémis, au contraire d'Électre toujours célibataire. Artémis a demandé le sacrifice d'Iphigénie à Aulis, port où était bloquée la flotte grecque par l'absence de vent, en châtiement du sacrilège qu'Électre va raconter.

⁶ Léo ou Latone enfanta de Zeus les jumeaux Apollon et Artémis.

⁷ Autre nom des Grecs.

⁸ Ou Ilios, autre nom de Troie

surement. Désormais déclare à tous que je suis mauvaise, injurieuse, ou, si tu l'aimes mieux, pleine d'impudence. Si je suis coupable de tous ces vices, je n'ai pas dégénéré de toi et je ne te suis pas à déshonneur.

LE CHŒUR ¹. – Elle respire la colère, je le vois, mais je ne vois pas qu'on se soucie de savoir si elle en a le droit.

CLYTEMNESTRE. – Et pourquoi me soucierais-je d'elle qui adresse à sa mère des paroles tellement injurieuses, à l'âge qu'elle a ? Ne te semble-t-il pas qu'elle doive oser quelque mauvaise action que ce soit, ayant rejeté toute pudeur ?

ÉLECTRE. – À la vérité, sache-le, j'ai honte de ceci, quoi qu'il te semble ; je comprends que ces choses ne conviennent ni à mon âge, ni à moi-même ; mais ta haine et tes actions me contraignent : le mal enseigne le mal.

CLYTEMNESTRE. – Ô insolente bête, est-ce moi, sont-ce mes paroles et mes actions qui te donnent l'audace de tant parler ?

ÉLECTRE. – C'est toi-même qui parles, non moi ; car tu accomplis des actes, et les actes font naître les paroles.

CLYTEMNESTRE. – Certes, par la maîtresse Artémis ! je jure que tu n'échapperas pas au châtement de ton audace, dès qu'Égisthe sera revenu dans la demeure.

ÉLECTRE. – Vois ! maintenant tu es enflammée de colère, après m'avoir permis de dire ce que je voudrais, et tu ne peux m'entendre.

CLYTEMNESTRE. – Ne peux-tu m'épargner tes clameurs et me laisser tranquillement sacrifier aux dieux ², parce que je t'ai permis de tout dire ?

ÉLECTRE. – Je le permets, je le veux bien, sacrifie, et n'accuse pas ma bouche, car je ne dirai rien de plus.

¹ Le chœur est composé de femmes d'Argos.

² Clytemnestre est sortie du palais pour faire un sacrifice à Apollon après un songe de mauvais augure.

[haut du document](#)

EXTRAIT 2, v. 1442 À LA FIN. *Électre se prépare à assouvir seule sa vengeance, quand Oreste se fait reconnaître de sa sœur. Il tue d'abord Clytemnestre, puis attend le retour au palais d'Égisthe. Celui-ci se présente sur scène, devant le palais.*

ÉGISTHE. – Qui de vous sait où sont ces étrangers Phocéens, qui sont venus nous annoncer qu'Oreste avait perdu la vie dans les débris d'un char ³ ? Certes, c'est à toi que je parle, à toi, dis-je, toujours si opiniâtre jusqu'ici ; car je pense que tu dois être en grand souci de cette nouvelle et que tu dois la savoir au mieux.

ÉLECTRE. – Je la sais, comment ne la saurais-je pas ? Je serais en effet ignorante de ce qui m'est le plus cher.

ÉGISTHE. – Où sont donc ces étrangers ? dis-le moi.

ÉLECTRE. – Dans la demeure. Ils y ont reçu une hospitalité amicale.

ÉGISTHE. – Ont-ils annoncé qu'il était sûrement mort ?

ÉLECTRE. – Ils ont rendu la chose manifeste ; ils n'ont point parlé seulement.

ÉGISTHE. – Il nous est donc permis de nous en assurer clairement.

ÉLECTRE. – Sans doute, et c'est un spectacle lamentable.

ÉGISTHE. – Certes, contre ta coutume, tu me causes une grande joie.

ÉLECTRE. – Réjouis-toi, si cela est de nature à te réjouir.

ÉGISTHE. – J'ordonne qu'on se taise et qu'on ouvre les portes, afin que toute la multitude des Mycéniens et des Argiens ⁴ regarde, et que, si quelqu'un d'entre eux était encore plein d'espoir, il désespère du retour de cet homme en voyant son cadavre, et, revenant à de saines résolutions, accepte le mors que je leur mets, sans y être contraint par la force ou par le châtement.

ÉLECTRE. – J'ai fait ce qui pouvait être fait par moi. J'ai appris enfin à être sage et à me soumettre aux plus forts.

ÉGISTHE, *découvrant le cadavre de Clytemnestre, encore voilé, entouré d'Oreste et Pylade qu'il ne reconnaît pas.* –

Ô Zeus ! Je vois une forme tombée sous la jalousie des dieux. S'il n'est point permis de parler ainsi, je n'ai rien dit. Enlevez ce voile hors de mes yeux, afin que par mes lamentations j'honore mon parent.

ORESTE. – Enlève-le toi-même. C'est à toi et non à moi de regarder ces restes et de leur parler affectueusement.

ÉGISTHE. – Tu me conseilles bien, et je ferai ce que tu dis. Pour toi, appelle Clytemnestre, si elle est dans la demeure.

ORESTE. – Elle est là, près de toi. Ne regarde rien autre chose.

³ Pour s'approcher du palais sans difficulté, Oreste a fait annoncer sa mort dans la course de chars des jeux delphiques ; Pylade et lui se font passer pour des étrangers venus de Phocide, c'est-à-dire de la région de Delphes.

⁴ Mycènes est la forteresse autour du palais, Argos la ville proche.

ÉGISTHE. – Malheur à moi ! que vois-je ?

ORESTE. – Que crains-tu ? ne la reconnais-tu pas ?

ÉGISTHE. – Malheureux ! au milieu des pièges de quels hommes suis-je tombé ?

ORESTE. – Ne devines-tu pas que tu parles depuis longtemps à des vivants comme s'ils étaient morts ?

ÉGISTHE. – Hélas ! je comprends cette parole, et celui qui me parle ne peut être autre qu'Oreste.

ORESTE. – Bien que tu sois un excellent divinateur, tu t'es trompé longtemps.

ÉGISTHE. – Hélas ! je suis mort. Mais permets-moi au moins de dire quelques mots.

ÉLECTRE. – Par les dieux, mon frère, ne permets pas qu'il parle plus longtemps et qu'il prolonge ses discours. Pourquoi, en effet, quand un homme en proie au malheur doit mourir, lui donner un peu de délai ? Tue-le donc promptement et abandonne-le, mort, à ceux qui l'enseveliront loin de nos yeux, d'une façon digne de lui. Ce sera le seul remède à mes longues misères.

ORESTE. – Hâte-toi d'entrer. Il ne s'agit pas maintenant de discours, mais de ta vie.

ÉGISTHE. – Pourquoi me conduis-tu dans la demeure ? si l'action que tu commets est bonne, pourquoi l'accomplir dans les ténèbres ? pourquoi ne pas me tuer à l'instant ?

ORESTE. – Ne commande pas. Va où tu as tué mon père, afin de mourir à la même place.

ÉGISTHE. – Il était donc dans la destinée que cette demeure vît les calamités présentes et futures des Pélopidés ¹ ?

ORESTE. – Pour les tiennes, assurément. En ceci je serai pour toi un très véridique divinateur.

ÉGISTHE. – Tu te vantes d'une science que ne possédait pas ton père.

ORESTE. – Tu parles trop, et tu ne fais pas un pas. Marche donc. *Il pousse Égisthe vers le palais.*

ÉGISTHE. – Va devant.

ORESTE. – Il faut que tu me précèdes.

ÉGISTHE. – Crains-tu que je ne te fuie ?

ORESTE. – Certes, tu ne mourras point comme tu l'entends, mais comme il me convient, afin que ta mort ne manque même pas de cette amertume. Ce châtiment devrait être celui de tous ceux qui veulent être plus puissants que les lois, c'est-à-dire la mort. De cette façon, les scélérats seraient moins nombreux.

LE CHŒUR. – Ô race d'Atrée ², que d'innombrables calamités tu as subies avant de t'affranchir par ce dernier effort !

FIN

[haut du document](#)

¹ Les descendants de Pélops, l'ancêtre dont les crimes ont entraîné la malédiction familiale.

² Atrée, fils de Pélops, est à la fois l'oncle d'Égisthe et le grand-père d'Oreste.



Pierre-Narcisse Guérin, *Clytemnestre et Agamemnon*, vers 1822. Source : [wikimedia commons](#).

Sénèque, *Agamemnon*, vers 944 – 1000. Traduction Cabaret-Dupaty, 1863, modifiée. Source [Itinera](#).

Dans cette tragédie écrite vers 60 ap. J.-C., une série de dialogues et de descriptions évoque le retour d'Agamemnon à Mycènes et la colère de Clytemnestre, attisée par Égisthe et par la présence de Cassandre ; c'est par cette princesse troyenne, devenue l'esclave d'Agamemnon, que le meurtre de celui-ci est présenté. A la fin de la pièce, Électre, qui vient d'éloigner Oreste, retrouve sa mère.

ÉLECTRE. – [Oreste] est parti, il est sauvé ; le char, dans sa fuite rapide, est déjà loin de mes yeux. Maintenant je puis attendre mes ennemis sans crainte ; j'irai moi-même au-devant de leurs coups. La voici, cette femme couverte du sang de son époux. Les traces de son crime sont empreintes sur sa robe ; ses mains sont encore souillées du meurtre qu'elle vient de commettre, et son visage furieux respire les forfaits. Je vais chercher un asile au pied de ces autels. Cassandre, laisse-moi ceindre mon front de tes bandelettes¹ ; car le même danger nous menace.

CLYTEMNESTRE. – Ennemie de ta mère, fille coupable et dénaturée, de quel droit, vierge encore, oses-tu paraître en public ?

ÉLECTRE. – Vierge, j'ai fui un palais où règne l'adultère.

CLYTEMNESTRE. – Qui reconnaîtrait une vierge à ce langage ?

ÉLECTRE. – Elle est ta fille.

CLYTEMNESTRE. – Respecte ta mère.

ÉLECTRE. – Toi, m'apprendre mes devoirs !

CLYTEMNESTRE. – Tu portes dans ton cœur orgueilleux toute l'audace d'un homme ; mais le malheur saura te ramener aux sentiments de ton sexe.

ÉLECTRE. – Il me semble que le fer va bien aux mains d'une femme.

CLYTEMNESTRE. – Oses-tu bien, insensée, te comparer à nous ?

ÉLECTRE. – À vous ? Quel est donc ici ton nouvel Agamemnon ? Ton époux ne vit plus : tu es veuve.

CLYTEMNESTRE. – Je suis reine et je punirai bientôt ce langage d'une fille rebelle et impie. En attendant, apprendsmoi où est mon fils, où est ton frère.

ÉLECTRE. – Il est sorti de Mycènes.

CLYTEMNESTRE. – Rends-moi mon fils.

ÉLECTRE. – Et toi, rends-moi mon père.

CLYTEMNESTRE. – Où est-il caché ?

ÉLECTRE. – En lieu sûr ; il est hors de danger, et n'a rien à craindre du nouveau roi². Une tendre mère s'en réjouirait, mais une mère furieuse le trouvera mauvais.

CLYTEMNESTRE. – Tu mourras aujourd'hui même.

ÉLECTRE. – Tant mieux, si c'est de ta main. Je quitte cet autel. Veux-tu plonger le fer dans mon sein ? Le voici. Préfères-tu me frapper comme une victime qu'on immole ? la gorge tendue j'attends tes coups. Tu viens de commettre un crime. Lave dans mon sang tes mains souillées et dégouttantes du meurtre de ton époux.

CLYTEMNESTRE. – Toi qui partages mes périls et ma puissance, Égisthe, viens. Cette fille dénaturée charge sa mère d'outrages. Elle a caché son frère.

ÉGISTHE. – Fille insolente, tais-toi, et épargne à l'oreille d'une mère tes infâmes paroles.

ÉLECTRE. – Il veut aussi m'apprendre mon devoir, lui l'auteur d'un crime abominable, lui le fruit du crime, lui que sa famille ne sait comment nommer, lui le fils de sa soeur et le petit-fils de son père³ !

CLYTEMNESTRE. – Égisthe, qui t'empêche de faire tomber sous le glaive sa tête coupable ? Qu'elle rende son frère ou qu'elle meure à l'instant.

ÉGISTHE. – On va la plonger dans un cachot taillé dans le roc pour y passer sa vie au milieu de tous les tourments. Il faudra bien qu'elle découvre ce qu'elle nous cache aujourd'hui, quand elle se verra réduite à la misère, à la faim, emprisonnée dans un réduit infect, veuve avant d'avoir connu l'hymen, séparée du monde et du commerce des vivants, privée de la lumière du jour. Elle finira par succomber à ses maux.

ÉLECTRE. – Donne-moi la mort.

ÉGISTHE. – Je te la donnerais, si tu ne la demandais pas. C'est être novice en tyrannie, que de tuer ceux qu'on veut punir.

ÉLECTRE. – Y a-t-il un plus cruel supplice que la mort ?

ÉGISTHE. – Oui, la vie quand on veut mourir.

CLYTEMNESTRE. – Gardes, entraînez ce monstre loin de Mycènes, dans le coin le plus reculé de ce royaume, et plongez-la chargée de fers dans un noir cachot pour dompter son esprit rebelle.

La pièce se termine par le meurtre de Cassandre, qui se réjouit de voir la perfidie régner chez les Grecs.

[Haut du document](#)

¹ Cassandre est prêtresse d'Apollon, et à ce titre elle a des visions prophétiques.

² Égisthe.

³ Thyeste, privé de ses fils par Atrée, a commis l'inceste avec sa fille Pélopie pour engendrer un fils qui le vengera, Égisthe.